



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

“Bel-Ami” (1885)

roman de MAUPASSANT

(438 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 4)

l'intérêt littéraire (page 4)

l'intérêt documentaire (page 4)

l'intérêt psychologique (page 7)

l'intérêt philosophique (page 12)

la destinée de l'œuvre (page 12)

Bonne lecture !

Résumé

Première partie

Le 28 juin 1880, Georges Duroy, fils d'aubergistes normands, sous-officier démobilisé du 6^e hussards après avoir servi quelque temps en Afrique, réduit à travailler dans une compagnie de chemin de fer pour un tout petit salaire et vivant dans un appartement pitoyable, erre sur les boulevards de Paris où il est venu tenter sa chance. Il lui reste en tout et pour tout « *trois francs quarante pour finir le mois* », ce qui représente à l'époque « *deux dîners sans déjeuners, ou deux déjeuners sans dîners* ». À partir de ce constat, lui, qui a un esprit résolu et prompt, qui est arriviste et ambitieux, se donne l'objectif d'échapper à cette vie de misère, d'être riche. Cependant, il cède à son pêché mignon et se paie des « *bocks* », remettant ses projets d'économies à plus tard. Et, aux Folies Bergère, il rencontre Rachel qu'il prend à la hussarde. Heureusement, il rencontre par hasard son ancien camarade de régiment, Charles Forestier, qui s'est fait une brillante situation dans le journalisme, étant devenu rédacteur politique au journal « *La vie française* ». Il lui prête quarante francs, somme que Duroy dépense en quelques jours pour se retrouver de nouveau pauvre avec six francs cinquante comme fortune. Mais il l'invite à dîner chez lui. (chapitre 1)

À ce dîner, Duroy rencontre des femmes du monde plus belles mais plus difficiles à séduire que celles auxquelles il est habitué. Mais il est séduisant, étant bien fait de sa personne, montrant des yeux ardents, portant la moustache. Aussi est-il sûr de parvenir grâce aux femmes, en usant de son charme puis en les trahissant avec une complète absence de scrupules. Forestier le présente à son directeur, Walter, un homme d'affaires juif, rusé, riche et influent politiquement, qui lui propose des piges. (chapitre 2).

Madeleine, l'intelligente femme de Forestier, l'aide à rédiger son premier article. L'argent qu'il lui rapporte, ajouté à son salaire mensuel, élève sa modeste fortune à trois cent quarante francs. Tellement heureux de cette réussite, il le dilapide rapidement. Mais il a ainsi plu à Walter qui l'engage (chapitre 3).

Il se familiarise avec les mœurs de la presse parisienne et, deux mois plus tard, il est promu reporter. Mais, toujours sans le sou, il vit au jour le jour. (chapitre 4).

Il fait la conquête d'une amie des Forestier, la charmante Clotilde de Marelle dont la fille, Laurine, l'appelle « *Bel-Ami* ». Jeune femme élégante et corrompue, grande bourgeoise insouciante qui, son époux étant toujours absent, souhaite s'encanailler, Clotilde est émue par sa détresse et sa misère, lui procure un appartement et lui donne de l'argent. On comprend alors qu'il sera prêt à toutes les bassesses pour obtenir de l'argent ou de la reconnaissance. Malgré cette gentillesse, il se retrouve encore très vite démuné et, en plus, avec des dettes envers les uns et les autres. (chapitre 5).

Sa carrière journalistique progresse, son audace suppléant à son manque de culture. Walter le charge de la « *Chronique* » et des « *Échos* ». Il tente de séduire Madeleine Forestier puis Virginie de Walter, la femme de son patron que Madeleine, qui est passionnée de politique, le pousse à courtiser, pour qu'il soit bien vu de celui-ci. (chapitre 6).

Il doit se battre en duel contre un confrère et, comme cela se termine à son avantage, son prestige en est accru. (chapitre 7).

Au chevet de Forestier qui est poitrinaire et mourant, il conclut « *un pacte d'entraide* » avec Madeleine. (chapitre 8)

Deuxième partie

Quelque temps après, Duroy épouse Madeleine qui lui apporte quarante mille francs de dot et, en plus, un appartement déjà payé et meublé. Elle le fait entrer dans les milieux politique et économique, et il poursuit grâce à elle son initiation journalistique et politique. Le décès de son ami et supérieur lui a permis de passer d'échotier à « *chef des échos* » et de gagner mille deux cents francs par mois. (chapitre 1).

« *La vie française* » profite de ce que le politicien qui l'inspirait, Laroche-Mathieu, un familier de la maison Duroy, est devenu ministre des Affaires étrangères. Bel-Ami participe aux tripotages politiques

et financiers de Walter, signe quelques « *articles de fond* », devient même directeur politique du journal sous le nom de baron Georges du Roy de Cantel, sa faveur étant plus grande que jamais. (chapitre 2).

Tandis que sa femme complotte des affaires politico-financières, il entreprend le siège de Mme Walter qui, comme ses filles, est folle de lui (chapitre 3).

Aussi lui cède-t-elle facilement (chapitre 4).

Mais, honnête, maladroite et ne sachant trop comment se comporter avec les hommes, elle l'étouffe et le lasse bien vite : il renvoie cyniquement la pauvre femme après le premier caprice, dévoilant ainsi son âme jusqu'au plus profond. Comme elle a entendu son mari parler d'une affaire en Bourse que personne ne connaît et qui va énormément rapporter, pour faire plaisir à son amant et tenter de le retenir, de gagner un peu d'amour, elle lui en parle. Un peu méfiant au début, il suit ses conseils et se retrouve à la tête d'un pécule de soixante dix mille francs, somme qu'il est prêt à refuser à cause du comportement de sa maîtresse, pour se débarrasser d'elle. Mais l'appât du gain est le plus fort et il l'accepte, se considérant alors très riche et très important, croyant avoir réussi à impressionner son patron, celui qu'il considère comme son modèle mais aussi comme son rival : Monsieur Walter. (chapitre 5).

Débutent une aisance que l'arriviste augmente encore à la mort du vieux comte de Vaudrec, ami intime du ménage Forestier puis du ménage Du Roy, qui lègue un million à Madeleine. Cependant, pour accepter la succession, il lui faut le consentement de son mari ; prétextant que cette somme est indécente pour une seule personne ; que, si elle l'accepte, les gens trouveront cela bizarre, penseront que Vaudrec était son amant ; qu'il importe de « *sauvegarder les apparences* », il donne son accord en échange de la moitié du legs. Il obtient ainsi quatre cent mille francs, et non cinq cent mille, chacun ayant donné cinquante mille francs au neveu du défunt. (chapitre 6).

Mais le coup de Bourse qui lui a rapporté soixante-dix mille francs ayant fait gagner quarante à cinquante millions à Walter, Du Roy, insatiable, ne s'estime pas assez comblé, se trouve encore petit, lui qui vient de recevoir la Légion d'honneur. Il veut s'enrichir encore plus, prendre sa revanche sur son patron, s'approprier un jour « *La vie française* », se faire élire député, se retrouver immensément riche, égaler Walter. Dans ce but, il jette son dévolu sur Suzanne, la plus jeune et plus jolie de ses filles, qui a à peine dix-sept ans (chapitre 7).

Grâce à un flagrant délit d'adultère la compromettant avec Laroche-Mathieu, créature de Walter qu'il tient désormais dans sa main, il peut divorcer de Madeleine (chapitre 8).

Suzanne et lui sont d'abord de bons amis. Mais il lui déclare son amour, lui demande de l'épouser. Les parents ne sont pas d'accord, le père pensant qu'il n'a pas une assez bonne situation, la mère ne voulant pas que sa fille épouse son amant. Aussi l'enlève-t-il. (chapitre 9).

Il obtient le consentement forcé du père, tandis que Virginie de Walter, folle de douleur, est détruite physiquement comme moralement par ce mariage qui apporte à Du Roy la dot de dix millions de francs de Suzanne qui se sait épousée pour ça, qui est la promesse d'une nouvelle ascension et de triomphes futurs. À la sortie de la Madeleine où a eu lieu la cérémonie, apercevant « *la foule amassée, une foule noire, bruissante, venue là pour lui, pour lui Georges Du Roy. Le peuple de Paris le contemplait et l'enviait.* », il se sent devenu un homme influent et considéré. Mais, étant de plus en plus âpre, il est prêt à toutes les compromissions politiques au moment où la présence en Algérie et l'intérêt pour le Maroc agitent la vie politique française. D'ailleurs, Walter reconnaît : « *Il est fort tout de même. Nous aurions pu trouver beaucoup mieux comme position, mais pas comme intelligence et comme avenir. C'est un homme d'avenir. Il sera député et ministre.* » (chapitre 10).

Analyse

Intérêt de l'action

Le roman est divisé en deux parties numérotées mais non titrées, comportant respectivement huit et dix chapitres numérotés mais non titrés.

Contrairement à *"Une vie"*, dont le rythme lent s'accordait parfaitement à la vie étriquée de Jeanne, *"Bel-Ami"* montre le passage du héros d'un état à un autre, son évolution, par étapes, dans la société, son ascension qui, dans la première partie, s'effectue en six mois et, qui, dans la seconde, s'accélère encore, ayant pour cadre un monde parisien trépidant, où l'argent et la volonté sans scrupules suppléent à tout, dans lequel le héros, arriviste et séducteur, veut se frayer un chemin.

Maupassant a fait preuve d'une indéniable habileté, mais le roman donne trop l'impression d'une suite de tableaux séparés.

Intérêt littéraire

Dans *"Bel-Ami"*, comme dans ses autres œuvres, Maupassant a manifesté un souci extrême de la correction du style, travail appris à la rude école de Flaubert. L'aboutissement fut une forme dont les qualités essentielles sont la justesse, la sobriété, la souplesse, la limpidité, la clarté, qui furent obtenues par l'utilisation de mots simples usuels, employés dans leur sens propre. En particulier, les dialogues très réussis qui émaillent le roman restituent la langue dans sa vérité.

Mais cette forme classique est enrichie d'apports impressionnistes et même symbolistes, car la prose, si elle est naturaliste, s'élève sans effort au lyrisme. D'innombrables trouvailles fourmillent dans le roman.

Le style, qui est celui de *"Zadig"* et de *"L'ingénu"* plutôt que celui de *"Madame Bovary"*, fait du roman un chef-d'œuvre de la littérature française.

Intérêt documentaire

"Bel-Ami" est un document extraordinaire sur l'immense creuset parisien, « *le grand monstre moderne* », sur les réalités économiques de l'époque, sur la valeur de la monnaie, sur les salaires, les fortunes, le coût des denrées nécessaires ou superflues... Depuis le prix d'un bock ou d'une courtisane jusqu'à celui d'un tableau de maître, nous y trouvons le barème pratique d'un Parisien d'il y a soixante ans. Et nous suivons l'évolution chiffrée d'une réussite.

Dès les premières pages apparaît le thème de l'argent (celui qu'on rend à Duroy, menue monnaie, et celui qu'il soupçonne dans « *le gilet des bourgeois* »). L'argent est le seul producteur de plaisir, le seul intermédiaire qui rende possible le désir, et il est accumulé avec passion.

Ce roman de l'arrivisme triomphant avec son cortège de thèmes connexes : l'argent, les règles de la séduction, les femmes, les vanités mondaines, la corruption des politiciens véreux, ce roman d'un ambitieux dont la réussite est l'obsession, qui réussit par tous les moyens, en particulier les femmes (elles viennent à point nommé pour l'aider financièrement), qui connaît une ascension fulgurante, est, pour Maupassant, l'occasion de critiquer la société parisienne dans une perspective conforme au naturalisme alors en vogue. Cependant, s'il inscrit ses personnages dans un milieu d'autant plus proche du réel qu'il est celui-là même qu'il fréquente, la peinture de la société ne l'intéressait guère : il ne voulut pas être le romancier et le polémiste de la bourgeoisie en marche, et c'est Zola qui y conquiert le grand premier rôle. Il étudia plutôt différents types de personnages aux dépens desquels il exerça sa verve.

À travers le personnage de Walter (dont le fait qu'il est juif laisse percer une légère nuance d'antisémitisme), Maupassant nous fait découvrir les milieux du journalisme et de la haute banque, sur fond de scandales politico-financiers. Il est, en fait, avant tout un homme d'affaires : « *son journal n'a été fondé que pour soutenir ses opérations de Bourse et ses entreprises de toute sorte* » ; il « *continuait à diriger [...] son journal qui avait une extension énorme et qui favorisait beaucoup les*

opérations grandissantes de sa banque ». Sa force, sa réussite, ont exigé la concentration de tous les pouvoirs entre ses mains. On peut peut-être l'identifier à Arthur Meyer, directeur du "Gaulois" ou encore à Dumont, directeur de "Gil Blas" qui, eux aussi, obsédés par l'argent et le profit, cherchaient des affaires juteuses.

Après Balzac qui, déjà, dans les années 1830, avait traité le sujet dans "*Les illusions perdues*", Maupassant, qui avait été lui-même journaliste, pour qui les rouages des grands journaux n'avait aucun secret, son ambition et sa réussite ressemblant à celles de son personnage, fit surtout un tableau du milieu journalistique, d'une certaine nouvelle presse inféodée à l'argent et à la réclame qui était alors en plein essor. "*La vie française*" fait penser à "Gil Blas" ; Walter fait penser à Arthur Meyer, patron du "Gaulois" ou à Dumont, directeur de "Gil Blas" ; Forestier, Duroy, Rival et quelques autres représentent certains journalistes de l'époque, inféodés à l'argent et à la réclame, comme Scholl, Maizeroy, Mendès.

Milieu de frivolité, de suffisance et d'oisiveté où régnaient la corruption, l'hypocrisie, les rivalités, les coups bas, cette presse donnait l'image d'une société dégradée. La peinture réaliste de Maupassant était aussi une dénonciation d'une ironie cruelle, une véritable satire.

De la petite presse que Balzac avait décrite à la grande dépeinte par Maupassant, en un demi-siècle, s'était opérée une évolution qui fut une révolution. À travers "*Bel-Ami*", la presse apparaît comme un quatrième pouvoir qui fait et défait les ministères, manipule l'opinion, qui trame en sous-main des opérations financières déguisées en entreprises de prestige ou en actions patriotiques au service d'une certaine idée de la France.

À la tête du journal, se trouvent le rédacteur en chef et le directeur qui peuvent être le même homme, comme dans le cas de Walter qui, en fait, est plus un homme d'affaires : « *son journal n'a été fondé que pour soutenir ses opérations de Bourse et ses entreprises de toute sorte* » ; il « *continuait à diriger [...] son journal qui avait une extension énorme et qui favorisait beaucoup les opérations grandissantes de sa banque* ». Sa force, sa réussite, ont exigé la concentration de tous les pouvoirs entre ses mains. ou qui, eux aussi, obsédés par l'argent et le profit, cherchaient des affaires juteuses.

Dans ce milieu, il introduisit en espion Bel-Ami, « *cette graine de gredin* », car « *il lui était plus favorable que tout autre pour montrer les étapes de son personnage* ». Avec lui, on découvre les rouages d'un journal qui doit ses premiers pouvoirs à l'image qu'il présente, grâce à une mise en scène efficace qui « *en impose aux visiteurs* » : "*La vie française*" est un bazar hétéroclite, cérémonieux à l'entrée, négligé à l'extérieur. Lors de sa première visite, il pénètre dans l'escalier-réclame, est introduit dans une salle de rédaction et dans un bureau directorial étonnant. Dans cette caverne d'Ali Baba, les journalistes et leur directeur se livrent à leur passe-temps favori : le bilboquet et la partie d'écarté. C'est qu'ils ne travaillent pas dans la clarté de lieux connus et fixes, mais s'affairent plutôt en ces repaires fugitifs que sont les cafés, les restaurants, les salons, les couloirs et les antichambres mystérieuses. Au cœur de la machine, Duroy apprend ce qu'est « *un faiseur* », un expert en prestidigitations journalistiques ; le plus doué, c'est Saint Potin qui est qualifié « *d'impudent reporter* », qui a la langue bien pendue doublée d'un franc-parler, qui a l'art de resservir toujours les mêmes articles sous des titres différents et de s'abreuver aux sources des concierges de l'Hôtel Bristol et du Continental. Et, ironie suprême, c'est lui qui donne au néophyte une leçon de journalisme (pages 61-62) ! Duroy apprend encore que « *la moelle du journal* », ce sont « *les échos* » : « *c'est par eux qu'on lance les nouvelles, qu'on fait les bruits, qu'on agit sur le public et sur la rente* ». Ils donnent l'image même d'une presse d'apparat, de clinquant, de poudre aux yeux. Après avoir connu les douleurs de la feuille blanche quand « *rien ne vient* », ayant acquis aisance et habileté d'écriture, sa plume étant appréciée, ayant appris le mensonge et la médisance, faisant preuve de culot et de roublardise, entourant sa fonction de secret, Bel-Ami devient justement chef des échos : il « *dirige et commande un bataillon de reporters* » ; « *sa rouerie native* » lui permet de « *pressentir chaque jour les idées secrètes du patron* » comme de deviner « *ce que supportera le public* » ; il s'arrange pour que « *l'effet en soit multiplié* » ; il s'impose comme un levier créateur et destructeur. Car tout ici est combinaison, manipulation supérieure, et Bel-Ami, ce Scapin du journalisme, peut montrer l'étendue de son savoir-faire. Il sait entrer dans les bonnes grâces du patron par son élégance et sa prestance. S'opposent à lui les secrétaires de la rédaction que sont Nobert de Varenne et Boisrenard : « *Ils ne*

possèdent pas cette rouerie native qu'il fallait pour pressentir les pensées secrètes du patron » car trop honnêtes. En revanche, ne sont que mentionnés rapidement les journalistes occasionnels qui contribuent à *'La vie française'* en échange d'une somme d'argent et sous le couvert de l'anonymat, comme Domino rose et Pattes Blanches qui envoyaient des « *variétés mondaines* », une nouveauté dans la presse moderne à l'époque. Progressant à pas de géant, Bel-Ami d'« *échetier* » devient « *rédacteur des affaires politiques* » et enfin « *rédacteur en chef* », exerçant alors puissance et influence sur ses lecteurs qu'il déconcerte et manie de plus en plus facilement, ses articles se vendant cher, très cher, sa promotion sociale s'accélérait. Il devient l'un des rouages essentiels d'une presse issue d'une société dont il est l'image. Ayant tout vu, tout découvert, tout compris, ayant acquis le savoir-faire des journalistes qui pratiquent habilement le chantage dont ils menacent leurs adversaires et sont prêts à se compromettre avec le pouvoir, il sait que le journal est la force première d'un régime, quel qu'il soit, qu'il devient tout-puissant lorsqu'il se fait complice de la politique. *'La vie française'* gagne « *une importance considérable* » grâce à « *ses attaches connues avec le Pouvoir* [...] *On la citait, on la redoutait* ». Laroche-Mathieu, le futur ministre, n'est que la créature du directeur-banquier qu'est Walter qui l'a choisi pour satisfaire des ambitions et des combinaisons politico-financières. Toute force contraire est réduite par l'armée secrète de la presse en campagne.

Le roman, montrant bien que les liens entre la presse et la politique étaient étroits, est aussi un tableau politique.

En ce début de la Troisième République, le Parlement étant dominé par la bourgeoisie opportuniste de centre gauche qui soutenait la haute finance, la politique, soumise à l'économie, était instable, mouvante, mobile. Le roman illustre l'incroyable laisser-aller d'un régime offert au plus malin.

Par souci de réalisme, Maupassant a voulu rendre son roman crédible en y insérant l'affaire de « la dette unifiée » tunisienne, la Tunisie ayant, en 1879, contracté des obligations auprès de la France. Le gouvernement français avait fait mine de se désintéresser de la Tunisie sur laquelle l'Italie avait apparemment la priorité. Mais se produisit la révolte des Kroumirs dans le Sud algérien. Pour l'enrayer, la France envoya ses troupes, ce qui permit de conclure un accord avec le bey de Tunis : le traité du Bardo qui eut un triple effet : l'établissement d'un protectorat français, un fort mécontentement de l'Italie qui, croyant avoir la mainmise sur la Tunisie, prit mal la position nouvelle de la France dans ce pays (cela faillit mener à une guerre lors de l'été 1881), la garantie française sur la dette que la Tunisie avait contractée auprès la France et la hausse en flèche des obligations tunisiennes.

Avec la précieuse aide de journaux tels que "Le Gaulois", "La République Française", une pression fut exercée sur les actionnaires afin qu'ils cèdent à bas prix leurs obligations tunisiennes avant l'établissement du protectorat français qui fit remonter brusquement leur valeur. La presse manipula avec aisance l'opinion publique et seuls les initiés, c'est-à-dire les financiers au courant du « secret des dieux », avaient pu s'enrichir. Maupassant en avait été l'un des chroniqueurs, avait dénoncé les tripotages, avait révélé qu'elle avait surtout été décidée pour des intérêts économiques et financiers : « *Nous vivons dans le règne du pot-de-vin* », affirma-t-il dans *'Les choses du jour'* (28 juillet 1881). Il savait donc de quoi il parlait.

Mais, dans l'édition en feuilleton de *'Bel-Ami'*, il remplaça la Tunisie par l'Égypte et, dans l'édition en volume, par le Maroc et l'Italie par l'Espagne, faisant ainsi de son roman une politique-fiction, rapportant cependant exactement, à quelques détails près, toute l'affaire sous la forme du « coup de bourse », qui est l'élément majeur du chapitre 5. Dans « *l'affaire marocaine* », Duroy est « un *initié en retard mais chanceux* ». En effet, grâce à l'amour de Virginie Walter, il apprend que Laroche et Walter l'ont tenu en dehors de « *la grosse affaire* » alors qu'il a soutenu énergiquement leurs décisions, qu'il a fait « *vibrer la corde patriotique et bombarde l'Espagne avec tout l'arsenal d'arguments méprisants qu'on emploie contre les peuples dont les intérêts sont contraire aux vôtres* » pour mettre l'opinion publique de leur côté. Certes, grâce à l'information que lui a procurée Mme Walter, il a pu tirer profit lui aussi de la situation mais pas assez selon lui. En effet, il ne supporte pas d'avoir été le dindon de la farce ; et lorsque Virginie lui explique « *la préparation de l'affaire* », il jure alors de détruire Laroche en particulier, ainsi que Walter. Bien que cela fasse longtemps qu'il hait Laroche-Mathieu, cette découverte est décisive. C'est à ce moment précis que s'ouvre l'intrigue de la deuxième partie.

Le roman s'intéresse aussi à l'aventure coloniale en Algérie car Duroy est un ancien soldat qui a fait la campagne d'Algérie dont il parle lors du dîner chez les Forestiers (son premier dîner, chapitre II de la première partie). L'Algérie est devenue une colonie, une terre exploitée. D'où la discussion entre Walter, Morel et Norbert de Varenne qui s'interrogent sur l'état de son développement, la critiquant que peut ainsi faire Maupassant de toute la politique coloniale de Jules Ferry entre 1880 et 1885.

Pour le tableau de la haute banque, Maupassant s'appuyait sur sa connaissance des krachs boursiers de 1882 et des milieux politico-financiers qu'il avait maintes fois attaqués dans les colonnes du "Gil Blas" ou du "Gaulois".

L'Église est aussi présente dans "Bel-Ami", mais Maupassant semble la défier en faisant d'un de ses temples sacrés le lieu où George Duroy fait sa déclaration d'amour à Mme Walter. Les femmes ne semblent répondre qu'à leurs envies et à leurs désirs et non à un Dieu, à des convictions religieuses. Il faut rappeler que l'action se situe dans une période de forte laïcisation.

"Bel-Ami" est un des grands romans réalistes du XIXe siècle.

Intérêt psychologique

"Bel-Ami" présente toute une galerie de personnages.

On trouve les portraits de toutes ces femmes qui tiennent une place importante dans le roman puisque le héros successivement les séduit et se sert d'elles dans sa fulgurante ascension sociale. Son charme a déjà fait que la prostituée Rachel, « *fillette à un ou deux louis* » rencontrée aux Folies Bergère, grosse brune qui allume le désir, lui a offert ses services gratuitement alors qu'au début du roman, il est en manque d'amour.

Mais ce n'était que l'annonce d'une série où les contrastes sont très forts :

Madeleine Forestier, « *jeune femme blonde très jolie* », à « *la figure irrégulière et séduisante, pleine de gentillesse et de malice* », aux « *yeux gris* », au « *nez mince* », aux « *lèvres fortes* », au « *menton un peu charnu* », à la « *poitrine grasse* » mais à la « *taille bien souple* », impressionne Duroy parce qu'elle combine à la beauté une grande intelligence. Mais, lorsqu'il lui déclare son amour, elle reste de marbre, se montre froide et calculatrice. C'est en effet une femme de tête. Voulant rester libre de pouvoir agir comme elle l'entend (son usage de la cigarette, traditionnellement réservée aux hommes, étant, à cet égard, tout à fait significatif), Refusant que le mariage soit un poids, elle ne s'engage avec ses maris successifs qu'après la conclusion d'un pacte, devenant ainsi une compagne quelque peu distante. On sent d'emblée que, dans le ménage Forestier, c'est elle qui mène et qui décide de tout. Dès leur première rencontre, elle perce la nature de Duroy, se rend compte, lorsqu'il parle de son séjour en Afrique, qu'il est un homme qui ira loin. Elle le couve d'un regard « *protecteur et souriant* », d'un regard de connaisseur. Elle sent qu'il a un talent de journaliste. Aussi, après avoir rempli ce rôle auprès de Forestier, avoir écrit les articles qu'il signe, lui permettant ainsi de se faire une place au sein de "La vie française", elle, qui connaît le journalisme, écrit aussi, avec une facilité déconcertante, des articles pour Duroy, se charge de sa formation, favorise ses ambitions de réussite. Sa ruse et sa finesse l'aident énormément dans son ascension. Elle l'incite à changer de nom, ce qui permet à Du Roy de Cantel d'acquérir plus de lustre.

Alors que c'était à cette époque une activité exclusivement masculine, elle s'intéresse également à la politique ; c'est même une vraie passion chez elle. On la voit préférer assister à une séance de la chambre des députés plutôt que d'aller voir un duel. Elle sait se faire des relations en usant de l'influence politique de son mari. Lors d'une réception, Duroy est étonné de « *la voir intime* » avec quelques hommes importants. Madame de Marelle dit à son propos : « *Elle fait tout. Elle est au courant de tout, elle connaît tout le monde sans avoir l'air de voir personne ; elle obtient ce qu'elle veut, comme elle veut et quand elle veut. Oh ! Elle est fine, adroite et intrigante comme aucune, celle-*

là. *En voilà un trésor pour un homme qui veut parvenir.* » Mariée à Duroy, elle le met au courant des nouvelles de la politique extérieure : « *J'ai de grandes nouvelles [...] l'affaire du Maroc se complique.* »

Au moment de la mort de Forestier, elle est triste, fragile, éprouvée par ce décès. Elle laisse espérer à Duroy qu'elle deviendra sa femme, mais le fait attendre avant de se donner à lui et de lui avouer son amour. Ses relations reposant sur la tolérance de l'adultère, elle laisse entendre à Duroy qu'elle avait un amant du temps de Forestier (probablement Vaudrec), puis elle a une aventure avec Laroche-Mathieu (par amour ou par intérêt?). Mais, quand Duroy la surprend, elle se montre douée d'une remarquable maîtrise d'elle-même. Inversement, son cynisme lui permet d'inciter le séducteur qu'est son mari à faire sa cour à madame Walter, la femme du patron, afin d'être bien vu de celui-ci. Son écart de conduite permet à Duroy d'obtenir le divorce ; elle se retrouve alors à son point de départ ; mais, ne se laissant pas abattre, elle recommence tout son travail avec un jeune journaliste, Jean le Dol, auquel aussi elle écrit ses articles.

Facteur primordial de l'ascension sociale de Duroy, cette « *rouée* », cette « *fine mouche* », est présente dans tout le roman (sauf à la fin). Du fait de son goût de la politique et de l'intrigue, on peut la considérer comme un homme dans le corps d'une femme.

Clotilde de Marelle, la deuxième conquête de Duroy qui est tout de suite attiré par cette femme « *piquante* », qui d'emblée se sent proche d'elle, est, au contraire, très féminine, belle, désirable, sensuelle. Aimant s'amuser et aimer, cette femme-enfant, qui ne se soucie ni de politique ni d'autres affaires masculines comme Madeleine Forestier, qui n'est pas du tout calculatrice, respire la joie de vivre. Il est vrai qu'elle fait partie de l'aristocratie parisienne, qu'elle est riche et n'a pas à se préoccuper de l'argent. Duroy, ne se contentant pas de lui en soutirer, utilise l'amour qu'elle a pour lui pour se créer une place dans la société, pour entrer dans « *le monde parisien* » où elle lui ouvre de nombreuses portes, et asseoir sa position financière. Après le début de leur aventure (chapitre 5), ils participent à de nombreux dîners qui lui permettent d'étendre le cercle de ses connaissances.

« *Fantastique et rigolote* », elle avoue des goûts bohèmes et même « *canailles* », veut aller dans « *un restaurant où vont les employés* », veut même s'habiller en « *ouvrière* », d'une robe de toile, « *la tête couverte d'un bonnet de soubrette [...] elle gardait ses bagues, ses bracelets et ses boucles d'oreilles en brillant* ». Aimant le danger, elle force Duroy à l'emmener dans un « *bastringue* », dans « *tous les endroits louches où s'amuse le peuple* » et l'invite à dîner avec son mari.

Car elle est mariée. Mais son mari est toujours absent et elle en profite pour prendre des amants, satisfaire son grand besoin d'amour. Elle a même une fille prénommée Laurine, la seule enfant évoluant dans ce monde d'adultes et qui a donné à Duroy son surnom de « *Bel-Ami* ». Ce bel ami, Clotilde est tombée presque tout de suite sous son charme, se donnant à lui juste après leur premier dîner. Mais elle l'aime profondément, louant un appartement pour qu'ils puissent s'aimer à l'abri des regards est dans la misère, lui donnant à plusieurs reprises de l'argent pour qu'il puisse continuer à vivre et qu'il accepte malgré. Aussi leur relation est-elle durable : malgré des interruptions dues aux mariages successifs, de nombreuses disputes qui les séparent de nouveau, ils restent liés parce qu'ils se désirent mutuellement, parce que Duroy reste très attiré par cette jeune femme qu'il trouve si belle et si sensuelle. Il réussit à chaque fois à se faire pardonner, et cela devient comme un jeu entre ces deux complices en amour.

Leur première dispute et rupture est causée par Rachel, qui, faisant comprendre qu'elle connaît Duroy, déçoit Madame de Marelle qui, jalouse et irritée, rompt avec lui. Mais, quelques mois plus tard, ils se retrouvent comme si rien ne s'était passé, dans leur appartement où elle est « *frémissante d'amour* ». Au début de la deuxième partie du roman, leur relation prend une « *allure conjugale* ». Leur deuxième rupture se produit quelque temps plus tard lorsque Duroy annonce son mariage avec Madeleine Forestier : elle fond en larmes mais reste lucide et sait que, même marié, il lui reviendra. En effet, après une période de froid, les retrouvailles sont encore plus chaudes, lors d'un « *été idyllique* ». La troisième rupture intervient quand elle découvre les cheveux que Madame Walter a, par amour, enroulés autour des boutons de gilet de son amant ; sa jalousie la pousse à de nouveau le quitter. Cependant, après son divorce, ils se retrouvent et se replongent dans leurs amours. La quatrième et dernière rupture a lieu est due au mariage de Bel-Ami avec Suzanne : par amour et par

désespoir, Clotilde la salit, et Duroy en vient à la battre. Mais ils ne peuvent se séparer bien longtemps et, en sortant de l'église juste après son mariage, il se prend à penser à elle, ce qui laisse supposer une nouvelle réconciliation.

Clotilde de Marelle est le personnage le plus sympathique du roman.

Virginie Walter est décrite au début du roman comme une femme « *un peu trop grasse, belle encore, à l'âge dangereux où la débâcle est proche* », qui a une « *allure de maman tranquille* ». Avant de rencontrer Duroy, elle était « *une de ces femmes dont on n'a jamais rien murmuré* », qui était « *inattaquable sous tous les rapports* », une honnête femme, très religieuse, « *la patronnesse de toutes les bonnes œuvres de la Madeleine* ».

Mais elle succombe au charme que Bel-Ami a déployé pour, à l'incitation de Madeleine, séduire la femme de son patron, vérifier son pouvoir sur les femmes. Lorsqu'il lui déclare son prétendu amour, elle résiste ; mais on sent qu'elle est prête à céder, qu'elle a beaucoup de mal à le rejeter. À sa seconde déclaration, elle se contient difficilement et lui donne rendez-vous à l'église de la Trinité. Elle lui avoue alors qu'elle l'aime depuis plus d'un an en secret. Après cet aveu, elle demande du temps pour rassembler ses esprits. Elle essaie de prier mais, pendant cette prière, elle se rend compte qu'elle ne réussira plus à ignorer et à cacher son amour. Se sentant coupable, elle se confesse. En sortant, elle réussit d'abord (avec difficulté) à le repousser. Mais elle ne tient pas et lui donne un rendez-vous où elle lui cède, ce qui lui permet de découvrant enfin le plaisir, sur le tard. Mais, encore torturée par sa conduite, elle le repousse et l'accable même de reproches, avant de tomber éperdument amoureuse.

Aussi, véritable hystérique, malgré le dédain qu'il lui montre, elle ne lâche plus celui que, timide et respectueuses des conventions, elle n'ose pas appeler « *Bel-Ami* ». Il va même jusqu'à redouter leur rencontres, ressentant cette passion comme étouffante et insupportable. Car, si elle lui permet de spéculer en Bourse à l'occasion de l'affaire du Maroc et de gagner soixante-dix mille francs, elle est tout de même trop maladroite, ne sachant pas se comporter avec les hommes, ne sachant pas allumer son désir comme le fait Clotilde. Aussi se lasse-t-il vite d'elle, de son comportement de jeune fille, de ses gamineries.

Quand il la repousse, elle s'accroche à lui, elle « *l'emprisonne dans une passion effrénée* » et le « *persécute de tendresse* ». C'est alors que, jalouse et triste de l'attitude de son amant, elle se venge en enroulant un de ses cheveux autour de chaque bouton de son gilet. Pour elle, c'est « *un lien par lequel elle l'attachait* ». Mais cela provoque leur rupture. Elle reste malgré tout amoureuse et prend évidemment très mal son mariage avec sa fille, mariage qui la détruit physiquement et moralement.

Suzanne Walter, en digne fille de sa mère, est, encore adolescente, une « *frêle poupée blonde, trop petite mais fine, avec la taille mince, des hanches et de la poitrine, une figure de miniature, des yeux d'émail d'un bleu gris [...] et des cheveux ébouriffés, frisés, une broussaille savante* ». Mais cette « *petite friponne* » égaie Duroy par ses « *drôleries* ». Il déclare que « *dans son corps de poupée s'agitait un esprit agile et malin, imprévu et sournois* » Ils s'entendent très bien car ils aiment parler ensemble et se moquer des autres. Entre eux naît une « *intimité fraternelle* », et elle accepte de faire tout ce qu'il lui demande. Elle lui promet d'attendre avant de se marier et de lui présenter tous ses soupirants. Elle est amoureuse de lui, mais se refuse à le lui avouer à cause de sa femme. Lorsqu'il a divorcé, elle brave père et mère pour se marier avec son ami. Elle se laisse même enlever par lui, étant assez forte pour un affrontement et une séparation avec ses parents. « *Il tenait leur fille* », la « *fille d'un des maîtres du monde* », qui, contrairement à Clotilde et Madeleine, n'est qu'une « *marionnette de chair* » qu'il manipule dans le seul but de monter encore dans l'échelle sociale. Elle se donne à lui en se doutant qu'il ne l'épouse que pour obtenir sa dot de dix millions de francs, pour devenir le gendre de l'homme le plus riche de Paris.

Suzanne représente la jeunesse et l'innocence dans ce monde corrompu.

Les portraits des femmes sont plus fouillés que ceux des hommes qui souvent sont caricaturés.

Charles Forestier est l'ancien camarade d'armée de Duroy, maintenant établi et embourgeoisé : « *Il avait maintenant une allure, un costume d'homme posé, et un ventre d'homme qui dîne bien.* » - « *En trois ans, Paris en avait fait quelqu'un de tout autre, de gros et de sérieux avec quelques cheveux blancs sur les tempes bien qu'il n'eût que vingt-sept ans* ». Lui, qui voit juste et vite, ayant trouvé à Duroy un physique avantageux et ayant reconnu en lui une promesse de succès assuré, lui permet, fort de sa situation auprès du directeur, de pénétrer à "La vie française", est d'abord pour lui un excellent maître, plein d'expérience. Cependant, le personnage montre très vite ses limites : celles d'une santé qui l'inquiète, celle d'un caractère qui s'aigrit rapidement et celle d'un journaliste qui doit tout à sa femme. Et cet ami « *à qui il rendait mille services, ne l'invitait plus à dîner, le traitait en tout comme un inférieur, bien qu'il le tutoyât comme un ami.* » Aussi Duroy devint-il méprisant.

D'autres journalistes, d'importance secondaire, apparaissent dès le début du roman, définis par un trait : élégance et aisance de Rival, habileté de Saint-Potin au bilboquet et au jeu de l'épate ; mais c'est un malin qui a la langue bien pendue, qui juge les autres sans indulgence. À côté de ceux-ci qui, par leur prestance et leur savoir-faire, sont dans la ligne du directeur affairiste, d'autres, comme Norbert de Varenne et Boisrenard, ont trop d'honnêteté et manquent de « *maîtrise et de chic* », de cette « *rouerie native qu'il fallait pour pressentir chaque jour les idées secrètes du patron* ». Tous pêchent par excès ou par défaut : ils ne savent pas, comme Bel-Ami, trouver le juste équilibre, celui qui mène à la réussite absolue. À ce jeu, Varenne, qui administre au bouillant débutant un grave sermon sur la mort, la peur de vieillir et la dégradation des êtres, est le plus marginal. Mais c'était alors Maupassant qui exprimait ses obsessions.

Monsieur Walter est « *un petit gros monsieur, court et rond* » dont l'aspect ridicule fait qu'il n'arrive pas à obtenir le respect, même s'il est richissime. Or, tout de suite, est mise en avant sa fortune : « *C'était Monsieur Walter, député, financier, homme d'argent et d'affaires, juif et méridional, directeur de "la Vie Française"* ». On voit que son journal lui donne un certain pouvoir, qu'il aime posséder et que, pour s'enrichir, il ne s'embarrasse pas de scrupules. Saint-Potin dit de lui : « *Le patron? Un vrai juif ! [...] Et avec ça, pourtant, un bon zig qui ne croit à rien et roule tout le monde. Son journal qui est officieux, catholique, libéral, républicain, orléaniste, tarte à la crème et boutique à treize, n'a été fondé que pour soutenir ses opérations de bourse et ses entreprises de tout sorte.* » - « *Il n'était plus le juif Walter, patron d'une banque louche, d'un journal suspect, député soupçonné de tripotage véreux. Il est Monsieur Walter, le riche israélite.* » Il est comme ses modèles (Arthur Meyer, directeur du "Gaulois", Dremont, directeur du "Gil Blas") obsédé par l'argent et le profit et se montrer vaniteux : exposant sa collection de tableaux dans les salons de son journal, il déclare : « *J'achète des jeunes en ce moment, des tout jeunes, et les mets en réserve en attendant le moment où les auteurs seront célèbres.* » Car, sans rien connaître à la peinture, il joue les mécènes protecteurs d'un art qui lui permet, en fit, de spéculer. C'est bien un malin qui « *roule tout le monde* », un gredin qui a le mérite d'accepter, en Bel-Ami, un gredin plus fort que lui et dont il dit : « *C'est un homme d'avenir* ». Mais il sera un modèle pour Duroy, lequel aussi commence par le journalisme, puis songe à la députation et qui, comme lui, manque totalement de scrupules.

Laroche-Mathieu, tout comme Walter, sert d'exemple à Duroy qui, cependant, se construit contre lui, éprouve même une certaine haine à son égard. Maupassant fait de lui un portrait à peine caricatural. Il apparaît d'abord comme un député dont on se doute qu'il connaîtra une ascension : au dîner des Walter, Madame de Marelle suggère à Madeleine d'entretenir une liaison avec lui pour pouvoir l'épouser après la mort de Forestier. Car il est rusé, même si Norbert de Varenne dit de lui et des politiciens de son espèce : « *Tous ces gens-là sont des médiocres parce qu'ils ont l'esprit entre deux murs, et la politique.* » « *Homme politique à plusieurs faces, sans convictions, sans grands moyens, de nature douteuse* » (1, 2), sous des aspects falots et médiocres, « *il est de toutes les compromissions, de toutes les intrigues boursières et de tous tes scandales, jouit d'une grande influence sur la Chambre.* » Type du politicien sans consistance, lui aussi tout dévoué aux puissances financières, c'est un pantin sans envergure, un jouet entre les mains de Walter et de Madeleine, un maladroit qui tombe dans le piège du délit d'adultère tendu par plus malin que lui.

Le roman est centré sur Georges Duroy, mais c'est pourtant un personnage à la psychologie assez sommaire.

Dans quelle mesure est-il autobiographique? Si Maupassant n'a pas voulu se peindre dans les moindres détails à chaque page de son roman, force nous est de constater maintes similitudes entre lui et le personnage qui pénètre dans la vie sociale comme lui-même l'a fait. Duroy est composé de ce que Maupassant aurait voulu être, et de ce qu'il n'était pas, et de ce qu'il n'aurait pas été fâché qu'on crût qu'il était : un homme qui plaît aux femmes, particulièrement à celles du monde.

Il faut pour plaire aux femmes un certain nombre de conditions que le héros réalise parfaitement. Au physique, il est, comme son surnom l'indique bien, un bel homme. Il est le type de l'homme à la mode autour des années quatre-vingts qui «porte beau », qui séduit par la sveltesse de sa taille avantageuse et la coupe de sa moustache élégante, qui a du charme. Or cet homme à la mode, c'était Maupassant lui-même !

Mais, véritable « *homme-fille* », il est changeant et inconstant dans le domaine de l'amour comme dans celui des idées. Séducteur qui se sert de son corps et des femmes pour s'élever, il appartient à la lignée des Rastignac, Rubempré, Julien Sorel.

Au moral, il manifeste le désir effréné d'arriver vite, servi par la volonté inébranlable d'aller toujours de l'avant. Comme Julien Sorel, il fait preuve d'hypocrisie, de manque de scrupules, de force et de séduction. Mais l'intelligence, la froide lucidité de Julien lui sont inutiles car, dans un monde plus corrompu et plus veule, il peut se contenter des moyens que la nature a mis à sa disposition pour acquérir un succès facile dont le héros de Stendhal n'aurait voulu à aucun prix.

Telles sont les coordonnées qui font l'arriviste, l'arriviste absolu décidé sans doute à faire fortune et à dominer Paris, mais surtout peut-être à se persuader de cette toute-puissance, comme on s'enivre d'une liqueur grisante. Aller de l'avant avec cette merveilleuse assurance des forts, faire fi des scrupules d'amour-propre pour caresser cette « *joie égoïste de l'homme adroit qui réussit* », car, la chance aidant, la victoire obéit. Il est dit de lui qu'il est un « *gredin* », mais ce n'est pas un vulgaire escroc. S'il évolue dans un milieu trouble, c'est par la faute des circonstances et des femmes qui l'ont poussé sur cette mauvaise voie. Toutes ces amitiés féminines l'aident puissamment. Ce n'est que peu à peu que naît dans son esprit d'arriviste sans scrupule mais qui agit d'abord sans plan l'idée de faire son chemin par de telles méthodes. De là, sa désinvolture et, dans sa fourberie, cet air avenant qui trompe souvent les moins naïfs.

Et Bel-Ami, dont le destin heureux s'est écoulé dans le sens de la réussite la plus complète, est bien l'un de ces élus « *un des maîtres de la terre, lui, lui, le fils des deux pauvres paysans de Canteleu* ». Il y a dans le personnage du condottiere moderne un côté chevaleresque, une énergie et une ténacité qui forcent l'intérêt. Le cynisme même qui est de règle envers ses adversaires ou envers les faibles comme Mme Walter est tempéré par la sincérité et la continuité de son amour pour Mme de Marelle.

C'est qu'il y a en Bel-Ami deux natures extrêmes. La première est faite d'instincts élémentaires qui se donnent libre cours. La seconde, sous-jacente et secondaire sans doute, apparaît dans ses rapports avec sa « *charmante maîtresse* » et dans la tendresse jamais démentie de l'être sensible et délicat pour le pays natal. Le journaliste aux prises avec la société parisienne fait place à l'être qui se sent « *ressaisi par l'amour inné du pays* » : il y a là une possibilité de rachat, un petit coin de pureté que Maupassant ménage souvent au cœur même des âmes les plus noires. Un espoir aussi, peut-être, pour un monde meilleur ...

Maupassant a réalisé cette gageure de créer un caractère tout entier en action, de le centrer, de le cerner par l'appoint de personnages secondaires. Sachant fondre les éléments et les influences reçues, il échappa au tempérament zoologique si marqué chez Zola et aux excès du « darwinisme littéraire ».

Intérêt philosophique

“*Bel-Ami*” nous propose plusieurs thèmes de réflexion :

On y trouve une critique d'un monde matérialiste, dominé par l'argent, le souci d'en acquérir toujours plus animant les personnages, l'obsession de la réussite.

Dans la société qui est peinte, qui est notre société, « *le monde est aux forts [...] il faut être au-dessus de tout* » (II, 2). Et tout est bon pour arriver, pour forcer les portes.

Le tableau qui est donné des relations entre hommes et femmes est triste. C'est un roman sans amour, marqué par la brutalité du désir, par la recherche du plaisir charnel qui se déplace de façon fébrile mais continue, par l'érotisme, un hédonisme sommaire. La vision que Maupassant a des couples est triste, ils ne sont pas unis par l'amour, mais par l'intérêt, même si se détache la sincérité et la continuité de l'amour de Duroy pour Mme de Marelle. Les relations sincères sont très rares.

Mais on voit apparaître une pensée féministe, une perspective de libération apportée par l'exemple de Madeleine Forestier, une constatation de la prédominance d'un homme qui ne serait rien sans la précieuse aide d'une femme.

Malgré ou en raison même de la réussite finale du héros, qui parvient enfin à ses fins, la tonalité dominante est bel et bien sombre, pour ne pas dire sordide et sinistre : le cynisme, la cautèle, le mensonge, l'artifice, la superficialité, la mesquinerie, enfin la vacuité morale constituent les forces majeures, les principaux ressorts auxquels obéissent les rapports humains.

Surtout, le climat par ailleurs assez euphorique du roman est troublé par l'évocation de la mort toute-puissante que fait le chroniqueur-poète Norbert de Varenne dans les propos douloureusement lucides qu'il tient à Georges Duroy : « *Oh ! vous ne comprenez même pas ce mot-là, vous, la mort. À votre âge, ça ne signifie rien. Au mien, il est terrible. Oui, on le comprend tout d'un coup [...] et alors tout change d'aspect, dans la vie. Moi, depuis quinze ans, je la sens qui me travaille comme si je portais en moi une bête rongeuse. Je l'ai sentie peu à peu, mois par mois, heure par heure, me dégrader ainsi qu'une maison qui s'écroule [...] Oui, elle m'a émietté, la gueuse [...] Et maintenant je me sens mourir en tout ce que je fais [...] Qu'attendez-vous? De l'amour? Encore quelques baisers, et vous serez impuissant. Et puis après? De l'argent? Pour quoi faire? Pour payer des femmes? Joli bonheur [...] Et puis encore? De la gloire? À quoi cela sert-il quand on ne peut plus la cueillir sous forme d'amour? Et puis après? Toujours la mort pour finir [...] La mort seule est certaine.* » (I, 6)

Cette hantise de la mort était celle de Maupassant qui, sans cesse, rappelle à son héros la vanité des plaisirs et des profits et les confronte aux maux véritables. Il reste un moment décontenancé par cette leçon de sagesse funèbre, mais il vainc cette peur parce qu'il est plus fort que la mort et ne s'attarde pas à cultiver ses angoisses. Il reste que le lecteur peut ne pas patager l'inconscience du personnage et adhérer au pessimisme fondamental de Maupassant.

Destinée de l'œuvre

Le roman parut en feuilleton dans “*Gil Blas*” du 6 avril au 30 mai 1885 puis en volume chez Victor Havard, le 11 mai de la même année.

Ce très cynique et très sombre tableau du métier de journaliste, cette satire de certains milieux politiques et mondains de Paris, suscita des réactions hostiles, y compris de la part de proches. La critique, tout en admirant la construction, la puissance et la vérité cruelle de l'œuvre, hurla au scandale, dénonça l'invraisemblance du personnage et le pessimisme de l'auteur, ne voulant voir dans ce personnage qu'un monstre de bassesse enfanté par une imagination malade et hypocondriaque. On parla d'« *ignorance totale* » et de « *vulgarité criante* », d'« *avidité féroce et cynique* », d'« *absence de principes moraux* ». Maupassant répondit “*Aux critiques de Bel-Ami*” (“*Gil Blas*” du 7 juin 1885) qu'il avait voulu « *raconter la vie d'un aventurier* », qu'il s'était borné à la satire d'« *un certain journalisme* » et de « *certain milieux* » politiques et mondains de Paris.

Malgré cet accueil et malgré une publication qui coïncida avec la mort de Victor Hugo, le roman n'en connut pas moins un vif succès auprès du public (avec plus de vingt-cinq éditions en deux mois) et même auprès de grands critiques de l'époque (Faguet, Anatole France, Brunetière, Lemaître). Cela permit à Maupassant d'acheter un bateau, qu'il appela "Le Bel-Ami", mais qui ne lui permit pas de fuir son mal.

Ce roman qui fut une œuvre marquante dans la production littéraire du temps n'a pas pris une ride et soulève des problèmes encore actuels.

C'est sans doute l'œuvre de Maupassant qui a le plus séduit scénaristes et réalisateurs internationaux fut adapté au cinéma :

- En 1919 : "*Bel-Ami*" d'Augusto Genina (Italie).
- En 1939 : "*Bel-Ami*", de Willi Forst qui interpréta également le rôle de Georges Duroy (Allemagne, 96 minutes).
- En 1946 : "*El buen mozo. La historia de una canalla*", d'Antonio Momplet (Mexique, 102 minutes).
- En 1947 : "*The private affairs of Bel Ami*", d'Albert Lewin, avec George Sanders (Bel Ami), Angela Lansbury, Ann Dvorak, John Carradine, Hugo Haas : libre adaptation du roman car, à la fin notamment, Lewin montre combien cet arrivisme systématique conduit à la perte du personnage (États-Unis, 115 minutes).
- En 1955 : "*Bel-Ami*", de Louis Daquin, sur un scénario de Vladimir Pozner, Louis Daquin, Roger Vailland ; avec Jean Danet (Georges Duroy) Jean-Roger Caussimon (Charles Forestier), Anne Vernon (Clotilde de Marelle), Renée Faure (Madeleine Forestier), René Lefevre (le banquier Walter). Ce film vigoureux, tourné entre la guerre d'Indochine et la guerre d'Algérie, eut des ennuis avec la censure car il était anticolonialiste, et il a été peu montré. (France-Autriche, 85 minutes).
- En 1966 : "*Bel Ami 2000 oder wie verführt man einen Playboy?*", de Michael Pflögl (Autriche, 90 minutes).
- En 1976 : "*L'emprise des caresses*", de Mac Ahlberg (Suède).
- En 1979 : "*Bel Ami*", de Sandro Bolchi (Italie, pour la télévision).
- En 1982 : "*Bel-Ami*", de Pierre Cardinal (France, deux épisodes télévisés, 285 minutes).
- En 2002 : "*Bel Ami, l'uomo che piaceva alle donne*" (« l'homme qui plaisait aux femmes »), de Massimo Spano, qui transpose l'action de nos jours en Toscane dans le monde de la haute couture, avec Hardy Krüger Junior dans le rôle titre (Italie, deux épisodes télévisés).
- En 2005, un téléfilm de Philippe Triboit qui écarta toute servitude à l'œuvre, qui n'a pas voulu transposer simplement le roman en images, qui a voulu non une adaptation mais une re-création. Il annonça : « Je refuse de m'intéresser au patrimoine si c'est pour le trahir. Toute la difficulté était de réussir à suivre l'ascension d'un type qui devient un monstre d'égoïsme et de calcul. » L'objectif fut atteint. Le scénario s'éloigne donc notablement du texte original. Il s'achève sur le désespoir de Virginie Walter devant le mariage imminent de sa fille, Suzanne, avec Duroy. Le spectateur est donc frustré car il n'assiste pas au somptueux mariage à la Madeleine, apothéose de l'arriviste arrivé, et au clin d'oeil du jeune marié à Clotilde qui en dit long sur sa fidélité conjugale future. Un personnage d'anarchiste a été ajouté (en fait inutile) et d'autres (Bel-Ami et Rachel, Madame Walter) ne correspondent pas physiquement aux portraits donnés dans le roman où Duroy est blond, Rachel et Madame Walter brunes. La religion de Walter et les remarques antisémites faites par Saint-Potin sur le patron de "*La vie française*" ont été gommées, « politiquement correct » oblige. On nota le passage réussi et vaudevillesque où Rachel insulte Duroy et Clotilde, et celui du flagrant délit d'adultère. L'époque est d'ailleurs bien reconstituée (l'atmosphère d'une salle de rédaction, les tripotages politiques, les délits d'initiés, les bastringues, les costumes, les salons) bien que le niveau de langue ne soit pas vraiment respecté. La vulgarité de Bel-Ami choque, ses propos ne correspondant pas au XIXe siècle. Certaines expressions employées par Clotilde de Marelle sont également déplacées. En revanche, les parents de Georges Duroy ne parlent pas le patois normand, ce qui était essentiel à la différence de classe qui sépare désormais le fils et "*pé et mé Duroy*" dont il a honte. Dans le film, il souhaite leur présence à son mariage, ce qui n'est pas le cas dans le roman. En effet, le téléfilm fait de Duroy un être engagé politiquement, une sorte d'anarchiste, un mauvais sujet au grand cœur qui prend aux riches pour donner aux pauvres, comme il le fait avec Rachel. Le héros perd ainsi de sa

noirceur et devient presque sympathique. La réalisation, soignée et enlevée, restitua l'atmosphère sombre du livre qui a des résonances à notre époque. Sagamore Stévenin incarna bien «physiquement» Georges Duroy (l'allure, la moustache, les yeux), sa détermination et son courage, étant donc bien éloigné du veule Bel-Ami de Maupassant. Florence Pernel interprète une Madeleine Forestier très crédible, proche de Séverine dans sa tenue et ses prises de position féministes, Claire Borotra, Catherine Silhol lui donnaient la réplique avec justesse.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)